

12  
2012

# R

## evista de História da Sociedade e da Cultura



Centro de História da Sociedade e da Cultura  
Universidade de Coimbra



Palimage  
*Imagem Palavra*

FCT Fundação para a Ciência e a Tecnologia  
MINISTÉRIO DA CIÊNCIA, TECNOLOGIA E ENSINO SUPERIOR

# Les études sur les fragments de manuscrits en Espagne. Bilan et considérations diverses

Jesús Alturo

Seminari de Paleografia, Codicologia i Diplomàtica – Universitat Atònoma de Barcelona  
jesus.alturo@uab.cat

Texto recebido em /Text submitted on: 28/05/2012

Texto aprovado em /Text approved on: 10/06/2012

## *Resumo/Abstract:*

Neste artigo é feito o estudo do contributo de fragmentos de códices para a história do livro e da cultura escrita, em geral. Identificam-se causas distintas para a destruição de antigos códices. Problematiza-se a génese, em Espanha, do interesse cultural pelos fragmentos de códices e faz-se o levantamento de estudos e das tendências metodológicas mais importantes assim como se tecem algumas considerações sobre projetos de investigação em curso nesta área. Enfatiza-se a necessidade da sua recuperação e estudo, em bibliotecas e arquivos, tanto públicos como privados, assim como se apresentam algumas sugestões sobre as maneiras mais convenientes de apresentar esses estudos.

This paper makes an assessment of what represents the study of the fragments of manuscripts for the history of books and written culture in general. A list of various causes of the destruction of the ancient manuscripts are enumerated. Simultaneously, it inquires about the birth of cultural interest in Spain related to fragments of manuscripts and more relevant methodological trends are revised as different considerations on some important project of research in progress in this field are done. Emphasis is placed on the need for recovery and study in archives and libraries not only public but also private, and various criteria on the most convenient way to present such studies are made.

## *Palavras chave/Keywords:*

Fragmentos de manuscritos; Codicologia; História cultural.

Fragments of codices; Codicology; Cultural history.

---

\* Ce travail s'inscrit dans un projet de recherche subventionné par le Ministerio de Educación y Ciencia, HUM2005-07254, que je dirige.

« *Mis temas, ya lo veis,  
son los residuos, cuanto queda  
del paso fugitivo de la vida* »

Álvaro Valverde, *Desde fuera*, Barcelona 2008

Les fragments de manuscrits, vestiges d'un passé culturel, ne sont pas exempts d'éclat malgrè leur opacité initiale commune. Cet éclat se met à resplendir à la lumière insufflée par le chercheur qui, grâce à ses connaissances et sa persévérance, cherche à recomposer l'image totale, claire et parfaite du livre perdu auquel ils appartenaient, à partir de restes souvent minuscules et en apparence insignifiants. Ces fragments nous reflètent, à la manière des morceaux d'un miroir brisé, la représentation d'une totalité, car, en effet, ces restes de manuscrits ne sont autres que l'état régressif d'un livre et leur simple présence démontre la réalité du codex entier dans le passé, ou, du moins, de la tentative de le confectionner, dans le cas où sa réalisation complète eût été entravée par des circonstances adverses<sup>1</sup>. Partant de ces prémisses, il est évident que l'examen et l'étude des fragments de codices sont indispensables, pour le moment, pour tous ceux qui s'intéressent de manière directe ou indirecte à l'histoire du livre en particulier ou à l'histoire de la culture en général.

Il ne fait pas de doute que si nous nous attachons à l'histoire de la culture, de la culture écrite dans notre cas, cette dernière se fonde de toute évidence –

<sup>1</sup> Elles ont normalement été motivées par le décès de la personne qui les avait commandées, étant donné que la mort ou la maladie du copiste était plus facilement remédiable, ou par le manque de ressources pécuniaires suffisantes pour les réaliser avec succès, ce qui se produit assez fréquemment pour les miniatures ou la décoration des initiales inachevées, éléments qui sont en fin de compte secondaires, en général, pour la transmission des textes. Un exemple de copie interrompue est donné par P. JODOGNE, Le fragment manuscrit Bruxelles, B. R., IV 630/14: une page des « Illustrations de Gaule » de Jean Lemaire de Belges – *Scriptorium*, XXXVII (1983), p. 101-103. Un autre, du 23 janvier 951, est fourni par le professeur M. C. DÍAZ Y DÍAZ – *Códices visigóticos en la monarquía leonesa*. León : 1983, p. 166: « Fafila, confeso, dona al monasterio de San Vicente de Louredo varias villas y otros bienes, entre los que *libros prenominatos ... passionum inquoatum* ». On constate un cas similaire dans le testament de 1045 du diacre Ramon, chanoine de la cathédrale de Barcelone, qui légua, entre autres livres, des cahiers de *flores psalorum*, ce qui indique que le livre n'était pas terminé. Voir à ce sujet J. ALTURO – Les inventaires de livres en Catalogne du IX<sup>e</sup> au XII<sup>e</sup> siècles, *Scriptorium*, L/2 (1996), p. 375.

et surtout en ce qui concerne le passé, – sur les apports qui permettent deux disciplines de base, fondamentales et complémentaires: la philologie et le tandem codicologie–paléographie (même si le fait de dire codicologie implique déjà, de mon point de vue, l'inclusion de la paléographie, étant donné que l'écriture, objet d'étude de celle-ci, fait partie intégrante et substantielle du livre, centre d'attention de celle-là). La philologie nous aide certainement à évaluer le niveau culturel d'une société déterminée étant donné que l'analyse linguistique et stylistique des textes, qu'ils soient littéraires ou paralittéraires (car, on le voit, j'utilise ici le terme « philologie » au sens large), nous permet de savoir dans quelle mesure on respectait, et donc on connaissait, la norme grammaticale dictée par les grammairiens du moment ou, ce qui revient au même, le degré d'efficacité de l'enseignement scolaire, qui se verra à son tour reflété par le niveau d'habileté littéraire révélé par l'analyse stylistique des textes, cette habileté étant non seulement en relation avec les acquis des études grammaticales, mais aussi avec ceux des études de rhétorique. Et il est inutile de dire que dans le cas des auteurs latins médiévaux, cette règle ne doit naturellement pas coïncider avec les usages propres aux époques classiques, avec lesquels il serait absurde et anachronique de les comparer.

De leur côté, la paléographie et la codicologie, grâce à l'analyse de l'histoire et des caractéristiques des manuscrits et des particularités de leur écriture, nous permettront de fixer dans le temps et dans l'espace les livres sur lesquels la date ou le lieu de leur confection ou de leur provenance ne sont pas spécifiés, comme dans la majorité des cas. En d'autres mots, nous pourrions établir la production et, le cas échéant, l'importation ou l'exportation de manuscrits, soit leur circulation et leur consommation, révélatrices des lectures de la société faisant l'objet de notre étude, et, de par là même, des intérêts culturels qu'elle manifeste, en même temps qu'il nous sera possible de calculer, ou du moins d'estimer, les taux d'alphabétisation de cette société, ce qui apportera de nouvelles connaissances sur son niveau culturel.

Et, bien évidemment, pour ce faire nous devons nous servir non seulement de l'analyse des témoignages directs (les livres entiers et fragmentaires), mais aussi des témoignages indirects (les références livresques dans des documents de tout type qui, si elles ne certifient pas une production autochtone, montrent au moins leur circulation à un moment

déterminé, et les citations explicites ou implicites, ou les simples allusions à d'autres œuvres utilisées par, ou ayant inspiré, les auteurs de textes littéraires, voire paralittéraires dans leur création écrite, c'est-à-dire leurs sources, qui peuvent illustrer, de même, la composition de leurs bibliothèques ou, au moins, nous aiguiller à propos de leurs lectures<sup>2</sup>.

En considérant l'histoire de la culture d'une époque ou d'une région, ou encore d'une région à une époque déterminée, il ne faut pas oublier non plus l'étude des principales institutions de création ou de diffusion du savoir. À l'époque médiévale, les scriptoria produisaient les codices, les bibliothèques les conservaient et les écoles les diffusaient, bien que, comme je l'ai déjà indiqué à d'autres reprises, il n'y eût souvent ni scriptoria ni bibliothèques à proprement parler<sup>3</sup>. Du reste, il faut, selon moi, toujours procéder par des études se donnant pour objet des territoires constituant une unité historique et donc culturelle. Cette démarche n'empêche pas, bien au contraire, la mise en contexte de ces environnements culturels au sein d'espaces plus larges que leur entourage immédiat<sup>4</sup>.

À cette occasion, cependant, nous devons seulement nous attacher aux fragments de manuscrits, dont l'état de conservation, en général déplorable, ne rend pas justice au grand intérêt qu'ils représentent pour l'histoire du livre et de la culture. En effet, la seule présence d'une petite partie d'un manuscrit démontre incontestablement, comme je l'ai déjà dit, l'existence à une époque donnée du codex entier. Elle démontre aussi, vu le coût et les difficultés de la production à la main d'un livre, l'intérêt pour l'œuvre que ce dernier transmet. Et, outre les manchettes qui peuvent nous renseigner sur son histoire, – parfois dans une égale mesure aux manuscrits entièrement conservés, le fragment offre la plupart du temps une information qui ne figure généralement pas dans ces derniers: la date de la perte d'intérêt pour celui-ci

<sup>2</sup> Sur la méthodologie à suivre en histoire du livre, je me permets d'en remettre à mon article Métodos y posibilidades de estudio en Historia del libro, con especial atención al códice gótico hispano – *Signo. Revista de la Cultura Escrita*, 2 (1995), p. 133-170.

<sup>3</sup> Idée exposée dans *Les inventaires de livres* cit., que je vois se consolider progressivement parmi les chercheurs. Voir, à titre d'exemple, M. S. GROS, *La Biblioteca Episcopal de Vic. Un patrimoni bibliogràfic d'onze segles*. Vic, 2006, p. 25, ou S. ZAPKE, dans son *Introducción* p. 33 à *Hispania Vetus. Manuscritos litúrgico-musicales de los orígenes visigóticos a la transición francorromana (siglos IX-XII)*. Bilbao, 2007, p. 33.

<sup>4</sup> C'est aussi ce que semble penser S. ZAPKE, *op. cit.*, p. 23.

ou, au moins, le *terminus post quem* de ce désintérêt, si la concurrence de l'imprimerie ne donnât pas la préférence, dans certains cas, au nouveau mode de présentation de ces mêmes textes.

Cette invention magnifique et révolutionnaire fut justement l'une des causes de la destruction de nombreux manuscrits afin d'utiliser leur parchemin à d'autres fins considérées comme plus urgentes, par exemple, les reliures de documents d'archive ou leur utilisation en tant que feuillets de garde d'autres livres, comme nous le verrons ci-dessous. Ce n'est pas un hasard si les notes sur les fragments récupérés nous amènent majoritairement aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles comme date la plus fréquente de leur destruction, c'est-à-dire aux siècles d'expansion de l'invention de Gutenberg.

Il est évident que ces siècles nous font ainsi revenir à l'époque du décret d'unification liturgique qui émana du concile de Trente et qui favorisa, bien que de manière également indirecte, la destruction de nombreux codices, ces derniers étant toujours liturgiques, certains de facture récente – si récente qu'à leur naissance même ils étaient déjà vieux, alors que d'autres manuscrits plus anciens devenaient obsolètes et que les uns et les autres étaient par conséquent susceptibles d'être détruits.

Les changements liturgiques à une échelle plus locale impliquaient aussi de possibles destructions. Dans le diocèse de Vic, par exemple, entre 1216 et 1228, le chanoine Andreu Salmúnia écrivit le *Llibre dels costums de l'església de Vic*, ce qui l'obligea à copier de nouveaux livres liturgiques, en particulier des livres musicaux, pour l'usage de la cathédrale et des paroisses du diocèse, avec l'abandon naturel des livres liturgiques précédents<sup>5</sup>.

L'Inquisition, particulièrement active durant ces mêmes siècles, ne fut pas non plus étrangère à la destruction de livres interdits. Chargée de veiller à la pureté de la foi avec le pouvoir d'infliger des châtiments exemplaires, elle poursuivit les hérésies, et en arriva même à interdire les livres de la bible en langue vernaculaire. En 1492, par exemple, des Saintes Ecritures en catalan appartenant à Antoni Jaume Sapila furent portées « per lo honorable en Johan Claperós e per lo notari... als inquisidors, qui aquella han cremada públicament en la plaça del Rey ab moltes altres » (« par l'honorable Johan Claperós et par le notaire... aux inquisiteurs, qui l'ont brûlé publiquement

<sup>5</sup> M. S. GROS, *La Biblioteca Episcopal de Vic* cit., p. 57.

sur la place du Roi avec beaucoup d'autres »). D'où le fait qu'on trouve des restes très intéressants de ces bibles en langues vernaculaires dans les archives de l'Inquisition.

La communauté juive fut victime d'une attitude honteusement hostile envers sa religion, ce qui se traduisit par des pogroms et par la censure et la destruction de ses livres, comme on le voit dans la bulle promulguée par Benoît XIII le 11 mai 1425. Cela explique très bien la quantité remarquable de fragments de codices et de diplômes en hébreu récupérés dans les reliures anciennes, d'autant plus si l'on tient compte du fait que la reliure était une activité spécialement exercée par les Juifs<sup>6</sup>.

Les changements de législation rendaient par ailleurs obsolètes des livres juridiques anciens. Le *Liber iudicum*, largement diffusé lors au haut Moyen Âge car ses lois étaient en vigueur à l'époque, fut écarté lors des périodes suivantes, ce qui explique sa conservation abondante en simples fragments. En l'occurrence, les mots de Jaume Marquilles, qui considérait comme d'autres juristes de son temps que ces lois wisigothiques étaient déphasées, sont intéressants. Il écrivait, dans son œuvre *Manna super Usaticis Barchinone* de 1448: «*Hodie leges Gotice sublatae sunt, nisi in sex uel septem casibus*»<sup>7</sup>.

<sup>6</sup> J. ALTURO, *Història del llibre manuscrit a Catalunya*. Barcelona, 2003, p. 218-221, et Caractéristiques, producció i circulació del llibre, dans *L'art gòtic a Catalunya. Arts de l'objecte*. Barcelona, 2008, p. 340-357. Certaines études sur des fragments hébraïques sont dues à J. MILLÀS, Restos de una antigua Biblia hebraica en Gerona. *Sefarad*, 13 (1953), p. 356-358; N. ALLONY et A. FIGUERES, Manuscritos hebraicos de la biblioteca de Montserrat. *Sefarad*, 19 (1959), p. 241-272; S. BARTRINA, Fragmenta cuiusdam «Hilkot Sopher Torah» in urbe Guixolensi reperta. *Estudios eclesiásticos*, 34 (1960), p. 491-520; J. MARQUÈS, Descubrimiento de manuscritos hebreos a l'Arxiu Diocesà de Girona. *Taüll. Butlletí de les Comissions per al Patrimoni Cultural dels Bisbats Catalans*, 3-4 (1983-1984), p. 64-66; E. CORTÉS, Fragments de manuscrits hebreus i arameus descoberts de nou a l'Arxiu Diocesà de Girona. *Revista Catalana de Teologia*, 7 (1982), p. 1-56; ibidem, 9 (1984), p. 83-101; ibidem, 10 (1985), p. 31-52; Una poesia cabalística desconeguda i uns fragments d'Ibn Guiat procedents de l'Arxiu Diocesà de Girona. *Arxiu de Textos Catalans Antics*, 2 (1983), p. 7-21; A propòsit d'un manuscrit fragmentari hebraico-arameu de l'Arxiu Diocesà de Vic. *Associació Bíblica de Catalunya. Butlletí*, 25-26 (1984), p. 1015; F. DÍAZ ESTEBAN, Un fragmento de poesía litúrgica hispanohebraica en Barcelona. *Anuario de Filología*, 2 (1976), p. 155-172, et G. DEL OLMO LETE-J. R. MAGDALENA NOM DE DÉU, Documento hebreo catalán de farmacopea medieval. *Anuario de Filología*, 6 (1980), p. 159-187.

<sup>7</sup> Voir A. MAGRINS, *Jaume Marquilles. Trajectòria vital i producció literària. Primera part: Diplomataris de Jaume Marquilles. Segona part: Manna Iacobi Marquilles super*

La même chose se produit avec la recension *Liber iudicum popularis*, préparée par le juge et diacre Bonsom de Barcelone, qui est intégralement conservée dans le codex Z.II.2 de San Lorenzo de El Escorial, de l'an 1011, mais fragmentaire dans un bifeuillet discontinu, le frag. XV, 3 du Musée épiscopal de Vic, et dans l'écriture inférieure d'un diplôme palimpseste du monastère de Sant Cugat del Vallés<sup>8</sup>.

Mais les causes contribuant à la destruction de codices furent encore plus diverses. Souvenons-nous par exemple des changements de tendances littéraires, des courants théologiques, des préférences ou impositions doctrinales, du besoin de réutiliser le parchemin pour la copie, à des époques où ce support était particulièrement cher, ce qui fut à l'origine des palimpsestes, sans oublier les guerres<sup>9</sup>, les incendies, les ravages de l'humidité<sup>10</sup>, l'activité des rongeurs<sup>11</sup> et des insectes comme la « vermoulure, ennemie des Muses », au dire de saint Pacien de Barcelone, les vols, la négligence, les simples accidents et, curieusement, aussi la dévotion pour les reliques et l'amour des livres ou bibliophilie, même si, pour être plus exacts, il nous faudrait parler de bibliomanie, se manifestant de différentes manières, parmi lesquelles la bibliopiraterie. Certains textes considérés comme les autographes de saints furent probablement détruits pour conserver

*Usaticis Barchinone*, Universitat Autònoma de Barcelona 2008, travail de recherche que j'ai dirigé.

<sup>8</sup> Œuvre récemment étudiée et éditée par J. ALTURO-J. BELLÈS-J. M. FONT-Y. GARCÍA et A. M. MUNDÓ, *Liber iudicum popularis. Ordenat pel jutge Bonsom de Barcelona*. Barcelona, 2003, et traduite par J. BELLÈS-J. ALTURO-J. M. FONT-A. M. MUNDÓ et A. OLIVAR, *Llibre dels judicis. Traducció catalana moderna del Liber iudiciorum*, Barcelona, 2008.

<sup>9</sup> Le professeur M. C. DÍAZ Y DÍAZ, qui a toujours prêté tant d'attention aux fragments, rappelait dans sa conférence *Códices y fragmentos de códices*, dans *Memoria Ecclesiae III*, Oviedo 1992, p. 38, note 12, que « la majorité des codices de Alcalá de Henares conservés à la Faculté de Droit de l'Université de Madrid furent utilisés comme parapets lors de l'automne 1936 en défense de la capitale, ce qui leur causa des dommages irréparables ».

<sup>10</sup> Pour les livres, les lances d'incendie des pompiers sont encore plus nuisibles que les incendies eux-mêmes. Je ne fais pas référence ici aux lances qui crachaient de l'essence dans Fahrenheit 451, le célèbre roman de R. Bradbury. Un cas curieux d'action innocente du feu sur le parchemin, c'est celui de quelques bulles pontificales actuellement conservées à la Bibliothèque de Catalogne et qui virent leur format réduit par rétrécissement à cause de la proximité d'une source de chaleur. L'écriture a cependant été parfaitement conservée et il est possible de lire leur contenu avec encore plus de facilité grâce à cet rétrécissement.

<sup>11</sup> La cathédrale de Barcelone, pour protéger les livres de la sacristie, dut acquérir deux chats en 1385.

leurs feuillets en tant que reliques, comme c'est le cas du fragment des *Confessions* de saint Augustin du reliquaire de la Encarnación de Madrid<sup>12</sup> ou de divers feuillets autographes de saint Thomas d'Aquin avec leur *littera inintelligibilis* caractéristique. Dans d'autres cas, les manuscrits ont été détruits pour en faire des sacs destinés à garder des reliques: c'est ce qui arriva à l'un des manuscrits de Tite-Live, parmi les plus anciens en écriture onciale du IV<sup>e</sup>- V<sup>e</sup> siècle<sup>13</sup>.

La magnifique Bible des Archives de la cathédrale de Lérida, datant de peu après 1165<sup>14</sup>, présente dix-sept initiales découpées, probablement destinées à rejoindre la collection de l'auteur du délit artistico-culturel, ou celle des nantis qui pouvaient se permettre d'acquérir ces précieuses découpes. D. Ramón Menéndez Pidal évoque aussi comme cause probable de la disparition du *Breviari d'Amor* de la bibliothèque du Marquis de Santillana le fait que la beauté de ses illustrations ait attiré les convoitises<sup>15</sup>. Comme exemple de bibliopiraterie, nous pourrions citer le cas pathologique de l'enfant catalan Don Joan, fils du Cérémonieux, qui, lors d'une visite au château de Caspe de l'Ordre de Saint Jean de Jérusalem pris dans leur bibliothèque un *De re militari*, de Vegece, sans autorisation<sup>16</sup>, ou encore qui subtilisa un *Lancelot* au Maître de l'Ordre de Rhodes, son ancien maître<sup>17</sup>.

<sup>12</sup> Voir sa reproduction dans A. C. FLORIANO CUMBREÑO, *Curso general de Paleografía y Paleografía y Diplomática españolas*. Vol. I, Oviedo, 1946, p. 180 et planche II.

<sup>13</sup> Voir, par exemple, la planche XXXVII de J. MALLON-R. MARICHAL et Ch. PERRAT, *L'écriture latine de la capitale romaine à la minuscule*. Paris, 1939.

<sup>14</sup> À propos de cette bible, voir J. YARZA, *La biblia de Lérida, manuscrito de procedencia aragonesa, muestra de la internacionalidad del románico*, dans *Actas del IV Coloquio de Arte Aragonés*. Zaragoza, 1986, p. 361. Une hypothèse différente, d'une certaine manière en relation avec la censure d'images considérées comme peu convenables, dans A. SUÁREZ, *La Biblia de Lérida. Apuntes para un estudio arqueológico. Estudios Humanísticos. Geografía, Historia, Arte*, 20 (1998), p. 291-322.

<sup>15</sup> R. MENÉNDEZ PIDAL, A propósito de la Biblioteca del Marqués de Santillana por Mario Schiff. *Bulletin Hispanique*, 10 (1908), p. 397.

<sup>16</sup> H. FINKE, *Relacions dels Reys d'Aragó amb la literatura, la ciencia y l'art en els segles XIII y XIV. Estudis Universitaris Catalans*, IV (1910), p. 76.

<sup>17</sup> J. S. PONS, Ramon de Perellós et Bernat Metge, *Bulletin Hispanique*, XXXIX (1937), p. 101. Le vol dont nous avons l'écho par un document du 27 avril 1104 a pris une tournure différente, mais avec un résultat similaire: il nous informe du fait que le couple formé par Arnau Ramon et Adalmús a subtilisé aux chanoines de Sant Martí de Tost un calice en argent avec sa patène, une croix en or et un évangélaire. Voir J. ALTURO, *Cens d'esments libraris en la documentació altomedieval catalana. Primera aproximació* (en cours de publication).

Par ailleurs, les propos de l'historien Jerónimo Zurita adressés à l'archevêque de Tarragone Antonio Agustín dans une lettre non datée, mais postérieure à 1579-1580, illustrent parfaitement la finalité réservée aux fragments de manuscrits, à certaines époques. Dans cette lettre, il explique que ses livres étaient arrivés à la chartreuse de Saragosse d'Aula Dei. Ces livres avaient « coûté une somme d'argent et un travail considérables. J'ai passé ces quarante ans à les récupérer et les sauver du pouvoir des Imprimeurs et Libraires, qui achètent sans cesse du parchemin pour le morceler. Et même ces derniers jours, j'en ai acquis certains appartenant aux Libraires, qui les avaient déjà condamnés à traitement, et qui sont d'une grande valeur. Ils me parviennent à un prix plus élevé que celui qu'il leur coûte, car ils l'achètent au poids du parchemin ou du papier »<sup>18</sup>.

Mais si ces feuillets étaient le plus souvent destinés à la reliure, comme plats ou nerfs plats, il convient de souligner en l'occurrence un cas étrange de récupération moderne de fragments de codices: le *Llibre de privilegis d'Andorra* est un manuscrit factice formé par différents fragments simplement réunis dans le but de donner plus de « volume » à quelques plats et de pouvoir ainsi prêter serment sur ce manuscrit, devenu de cette manière un prestigieux livre ancien.

Cependant il semble même que les fragments de codices ont été utilisés pour fabriquer des mèches pour les quenouilles et les lampes à huile<sup>19</sup>, ainsi que pour la confection de robes et de chaussures<sup>20</sup>. À des époques encore plus modernes, les abat-jours ont été la destinée assez habituelle de certains feuillets de ces livres anciens. Si ces derniers feuillets portaient des écritures, j'ai aussi pu constater à plusieurs reprises que les restes de feuillets de réserve, prêts pour une copie qui n'avait pas eu lieu ont été « récupérés » comme toile de peinture actuelle. Il y a déjà quelques années, j'ai eu l'occasion de voir une de ces peintures: lorsque j'ai demandé d'où venait obtenu le parchemin, on m'a répondu qu'il provenait de parcheminiers

<sup>18</sup> J'emprunte ces données à A. J. SOBERANAS, La version galaïco-portugaise de la « Suite du Merlin ». Transcription du fragment du XVI<sup>e</sup> siècle de la Bibliothèque de Catalogne, ms. 2434. *Vox Romanica*, 38 (1979), p. 176.

<sup>19</sup> Voilà ce que dit A. de MORALES pour le XVI<sup>e</sup> siècle, *Viaje Santo de Ambrosio de Morales*, Madrid 1765, reed. Oviedo 1977, p. 214.

<sup>20</sup> R. REED, *Ancient Skins, Parchments and Leathers*. Londres, 1972, p. 325-348.

locaux, vivant dans la campagne, et qui fabriquaient encore cet ancien support d'écriture. Cependant mon interlocuteur en est resté coi lorsque je lui ai exprimé ma surprise face à la présence de lignes rectrices et de justification tracées à la pointe sèche de ces feuillets prétendument « modernes ».

Mais il ne semble plus se produire de cas de destruction de codices de nos jours, si ce n'est dans des cas véritablement délictuels, comme celui où du feuillet du Beatus de la Seo de Urgel, volé il y a quelques années, qui avait été arraché afin de le présenter comme échantillon à un acheteur potentiel. D'autre part, les archivistes et les bibliothécaires sont pleinement conscients de la valeur de ces vestiges culturels. Heureusement, les cas de destruction de manuscrits sont d'une époque révolue. Comme nous rappelle E. Pellegrin<sup>21</sup> et que nous le confirme C. Barraquer<sup>22</sup>, au XIX<sup>e</sup> siècle, on détruisait encore des codices porteurs d'œuvres qui n'intéressaient plus leurs lecteurs ou dont le texte était sauvegardé grâce à l'imprimerie.

Cependant, la tendance à récupérer et à étudier les fragments de manuscrits est récente. Elle est née, en Espagne comme dans le reste de l'Europe, au XIX<sup>e</sup> siècle, même si le comportement des paléographes espagnols du passé face à l'étude de ces fragments et celui des archivistes face à leur conservation et leur catalogage, doivent encore faire l'objet de travaux de recherche détaillés. Mais, à ma connaissance, un des premiers à s'être soucié de ces reliques culturelles est, mis à part le témoignage indirect de Zurita que nous venons de voir, le frère du grand 'codicologue' *avant la lettre* que fut Jaime Villanueva<sup>23</sup>, le non moins célèbre Joaquín Lorenzo Villanueva. Ce dernier, afin de défendre les versions en vernaculaire des textes sacrés, s'appuya sur le témoignage des traductions réalisées dans le passé avec des exemples de bibles traduites, dont seuls quelques

<sup>21</sup> *Fragments et membra disiecta*, en *Codicologica*, 3 Leiden 1980, p. 70-95, concrètement p. 74.

<sup>22</sup> *Las casas de religiosos en Cataluña durante el primer tercio del siglo XIX*. vol. I, Barcelona, 1906, qui dit, en parlant du monastère de Gerri: «certains des parchemins de ces archives servent fréquemment à faire des couvertures de méprisables cahiers», p. 100, note 2.

<sup>23</sup> Voir à ce sujet I. M. PUIG I FERRETÉ-A. GINER, *Índex codicològic del Viage literario de Jaume Villanueva*. Barcelona, 1998.

fragments avaient échappé à l'Inquisition<sup>24</sup>. Il s'agissait néanmoins d'une utilisation secondaire, guidée par des intérêts et des motivations tout sauf purement culturels.

L'intérêt pour les fragments de codices *per se*, en tant que diffuseurs d'informations culturelles, sera formulé pour la première fois en Espagne, selon les données dont je dispose, par un archiviste doublé de paléographe, le prêtre catalan Pere Pujol i Tubau. Il s'occupa durant de nombreuses années des Archives de la cathédrale de la Seo de Urgel, bien qu'il ait plus brillé comme paléographe que comme archiviste *stricto sensu*, car la paléographie était sa vocation. Il avait étudiée cette discipline au Séminaire de Vic et il s'était perfectionné à Paris, à l'École des chartes et à l'Institut catholique.

Cet érudit, s'occupa d'un des manuscrits les plus précieux conservés en Catalogne, les *Homélies* de saint Grégoire le Grand en écriture onciale du VII<sup>e</sup>-VIII<sup>e</sup> siècles, conservé dans les Archives de la cathédrale de Barcelone avec la signature ms. 120. Il travailla aussi sur différents fragments de codices et de diplômes extraits de l'unique plat actuellement conservé de l'ancienne reliure du codex et, en se référant à un feuillet en écriture elle aussi onciale, il fit remarquer: « Il s'agit certainement d'une autre information intéressante, dont il faudra tenir compte si un jour on arrive à établir la bibliographie de tout ce que les plats d'anciennes reliures détruites ont apporté au monde érudit »<sup>25</sup>.

La suggestion d'étudier les fragments, ci-dessus formulée, faisait écho aux propositions précédemment exprimées en ce sens par Nicolás Likhatscheff. Elle était le résultat du perfectionnement de ses études paléographiques à Paris et avait le mérite d'insuffler à notre pays la même sensibilité pour la récupération de ces pièces culturelles. Cela se passait en 1918. Durant le XX<sup>e</sup> siècle, la curiosité pour les fragments de codices n'allait heureusement pas cesser de croître, de manière lente mais constante, une curiosité à laquelle la claire formulation du chanoine-archiviste d'Urgel ne fut sans doute pas étrangère, pour le moins en Catalogne<sup>26</sup>.

<sup>24</sup> Voir son livre *De la lección de la Sagrada Escritura en lenguas vulgares*. Valencia-Montfort, 1791.

<sup>25</sup> P. PUJOL, *Obra completa*. Valls d'Andorra, 1984, p. 151.

<sup>26</sup> Même si les études consacrées aux fragments de manuscrits ne manquaient bien sûr pas auparavant.

Je ne connais aucun recensement réalisé pour les codices et fragments d'Espagne, bien qu'il en existe de partiels: les 534 feuillets récupérés à partir des protocoles notariaux des Archives historiques provinciales de León et qui correspondent à quelques 300 manuscrits sont, sans aucun doute, un tout petit échantillon de l'ensemble très vaste qui reste à récupérer<sup>27</sup>, même si grâce à l'intérêt renouvelé pour leur étude qui, par chance, se manifeste aussi chez de jeunes chercheurs, les récupérations de nouvelles pièces vont bon train<sup>28</sup>. Mais en Catalogne, région où l'on s'est jusqu'à présent le plus consacré à leur sauvegarde et à leur étude, on conserve environ 2600 manuscrits antérieurs à l'imprimerie et l'on a déjà répertorié plus de 7000 fragments. Rien qu'à Vic, on en a répertorié environ 1200, surtout grâce à la passion d'antiquaire du Dr. M. S. Gros. L'ensemble total des manuscrits connus aujourd'hui en Catalogne, si l'on tient compte des fragments qui sont *membra disiecta*, correspond à un peu plus de 3000 manuscrits, ce qui permet de multiplier le nombre de manuscrits connus par deux<sup>29</sup>, voire par trois dans certaines matières, comme les codices de notation musicale qui, de par leur nature liturgique, sont les plus abondants.

Ces chiffres démontrent à eux seules la valeur des fragments si l'on souhaite mieux connaître l'histoire culturelle d'une région ou d'une époque, particulièrement si l'on manque de témoignages abondants. Mais même si ce n'est pas le cas, leur étude contribuera aussi à mieux définir sa situation réelle. À titre d'exemple du premier cas, il nous suffit de rappeler les apports de L. Mezey<sup>30</sup> et ceux de son successeur L. Vizkelety<sup>31</sup> pour la Hongrie,

<sup>27</sup> Voir T. BURÓN, Colligite fragmenta..., *Boletín Anabad*, XXXVII, núm. 3, (1987), p. 391. Le maître de la codicologie wisigothique, M. C. DÍAZ Y DÍAZ, dans son œuvre *Códices visigóticos en la monarquía leonesa* cit., s'attache à presque 200 fragments, selon ce qu'il rappelle lui-même dans son intéressant *Códices y fragmentos de códices*, dans *Memoria Ecclesiae III*. Oviedo, 1992, p. 31-44.

<sup>28</sup> Nous pouvons citer quelques thèses en cours de réalisation, comme celle de M. Bernadó, que nous attendons tous impatientement, ou celle de S. Ruiz Torres, qui prépare actuellement un DEA et qui a pour objectif principal le catalogage et l'analyse de 78 fragments de manuscrits liturgico-musicaux du bas Moyen Âge déposés aux archives de Ségovie, principalement dans les Archives de la cathédrale, et correspondant à 52 codices différents.

<sup>29</sup> Voir A. M. MUNDÓ, Les collections de fragments de manuscrits a Catalunya. *Faventia*, 2/2 (1980), p. 115-123.

<sup>30</sup> *Fragmenta Latina codicum in bibliotheca Universitatis Budapestinensis*. Budapest, 1983.

<sup>31</sup> *Mittelalterliche lateinische Handschriftenfragmente in Eztergom*. Budapest, 1993.

ou le récent séminaire organisé à Stockholm à propos des fragments médiévaux de Suède<sup>32</sup>. Pour le deuxième cas, souvenons-nous simplement des études N. R. Ker<sup>33</sup> pour l'Angleterre ou de celles dirigées par W. Berschin et K. H. Staub pour l'Allemagne<sup>34</sup>, celles qui ont été réalisées par les pionniers António de Vasconcelos<sup>35</sup> et le P. Avelino de Jesús da Costa<sup>36</sup>, ou encore les études plus récentes des professeurs Aires A. Nascimento, Saul Gomes<sup>37</sup>, A. L.-F. Askins, A. F. Dias et H. L. Sharrer<sup>38</sup> pour le Portugal, pays qui, comme nous le rappelait naguère la professeure M. J. Azevedo Santos, dispose seulement de codices complets à partir du XII<sup>e</sup> siècle<sup>39</sup>.

Quel est le bilan des études consacrées en Espagne aux fragments de manuscrits ? Il y a quelques années, j'ai établi un constat concernant uniquement la Catalogne<sup>40</sup>, mais que ce soit dans cette région ou dans le reste de l'Espagne, les études n'ont pas cessé. Il serait par conséquent très prolix de en donner la liste complète. Contentons-nous d'en souligner les tendances. Et, comme on pouvait s'y attendre, les études les plus nombreuses sont celles qui sont consacrées aux restes de livres liturgiques, en particulier ceux qui sont accompagnés de notation musicale. Il n'est pas nécessaire de rappeler des œuvres d'ensemble comme celles de J. Janini, *Manuscritos litúrgicos de las Bibliotecas de España*<sup>41</sup>, ou les *Fragmentos*

<sup>32</sup> J. BRUNIUS, ed., *Medieval Book Fragments in Sweden. An international seminar in Stockholm, 13-16 november 2003*. Stockholm, 2005.

<sup>33</sup> *Fragments of Medieval Manuscripts used as Pastedowns in Oxford Bindings with a Survey of Oxford Bindings c.1515-1620*. Oxford, 1954.

<sup>34</sup> *Fragmenta Darmstadiensia*. Darmstadt, 1997.

<sup>35</sup> *Fragmentos preciosos de dos códices paleográfico-visigóticos*. *Biblos*, 4 (1928), p. 353-369 et *Fragmento precioso dum códice visigótico*. *Biblos*, 5 (1929), p. 245-273.

<sup>36</sup> *Fragmentos preciosos de códices medievais*, dans *Estudos de Cronologia, Diplomática, Paleografia e Histórico-linguísticos*. Porto, 1992, p. 53-108 et *Geórgicas de Virgílio (fragmentos do século XI)*, ibidem, p. 109-134. Pour une évaluation de ce grand érudit, voir maintenant J. MARQUES, *Elogio do Professor Doutor Cônego Avelino Jesus da Costa*. Lisboa, 2007.

<sup>37</sup> Parmi son abondante production, il suffit de rappeler son travail *A codicologia em Portugal: balanço e perspectivas - As Oficinas da História*. Lisboa-Coimbra, 2002, p. 151-174.

<sup>38</sup> *Fragmentos de Textos Medievais Portugueses da Torre do Tombo*. Lisboa, 2002, avec une bibliographie antérieure.

<sup>39</sup> Voir son savant apport *Las tendencias gráficas en los fragmentos litúrgico-musicales de Portugal (siglos X-XII)*, dans *Hispania Vetust* cit., p. 113-125.

<sup>40</sup> J. ALTURO, *Studia in codicum fragmenta*. Barcelona, 1999, p. 11-40.

<sup>41</sup> Publiée en 2 vols. à Burgos 1977-1980.



*litúrgico-musicales de la Edad Media en archivos de Aragón*, de S. Zapke<sup>42</sup>, et la plus récente œuvre collective que cette dernière a coordonnée, la déjà mentionnée *Hispania Vetus*<sup>43</sup>. Pour le reste, citer quelques noms de liturgistes sera suffisant pour évoquer leurs études remplies de références et d'analyses consacrés à des fragments de codices: F. X. Altés, avec ses apports nombreux et érudits, en particulier dans « *Miscellània Litúrgica Catalana* », revue de référence indispensable pour ces études, ainsi que les revues « *Analecta Sacra Tarraconensia* » et « *Hispania Sacra* »; H. Anglès, avec son livre magistral *La música a Catalunya fins al segle XIII*, œuvre parue à Barcelone en 1935<sup>44</sup>, dans laquelle on fournissait un catalogue des codices musicaux catalans et aragonais du X<sup>e</sup> au XIII<sup>e</sup> siècles. Ces études se poursuivent actuellement en Catalogne. Mari-Carmen Gómez Muntané, qui a publié divers fragments intéressants avec polyphonie<sup>45</sup>, et Joaquim Garrigosa, qui, grâce aux fragments, dans sa thèse doctorale a déjà multiplié par trois le recensement de manuscrits avec notation musicale que H. Anglès avait découvert<sup>46</sup>; J. R. Barriga; J. Bellavista; L. Brou; A. Cordoliani; R. Étaix; A. Fàbrega; M. S. Gros, l'un des chercheurs les plus enthousiastes et les plus prolifiques dans ce domaine; J. Leclercq; J. Lemarié; A. M. Mundó, sans doute l'un des meilleurs spécialistes, avec un intérêt ininterrompu pour l'étude des fragments<sup>47</sup>; de même que les grands érudits les P. G. Sunyol,

<sup>42</sup> Imprimé à Huesca 2007.

<sup>43</sup> Magnifiquement édité par la Fondation BBVA.

<sup>44</sup> Et à nouveau publiée en 1988 par la Bibliothèque de Catalogne et l'Université Autonome de Barcelone.

<sup>45</sup> Más códices en polifonía del siglo XIV en España. *Acta Musicológica*, 53 (1981), p. 85-90; Musique et Musiciens dans les Chapelles de la Maison Royale d'Aragon (1336-1413). *Música disciplina*, XXXVIII (1984), p. 67-86; Quelques remarques sur le répertoire sacré de l'Ars nova provenant de l'ancien royaume d'Aragon. *Acta Musicológica*, LVII/2 (1985), p. 166-179; Quelques remarques sur le répertoire polyphonique antérieur à l'Ars nova » provenant de l'ancien royaume d'Aragon. *Cahiers de civilisation médiévale*, XXXI/2, (1988), p. 101-110.

<sup>46</sup> *Els manuscrits musicals a Catalunya fins al segle XIII. L'evolució de la notació musical*. Lleida, 2003.

<sup>47</sup> L'attention croissante prêtée par les chercheurs aux fragments de manuscrits de Catalogne, matérialisée par des catalogues qui les prenaient en considération et par des études qui les analysaient avec soin, conduisit le professeur Mundó à présenter une conférence sur les collections de fragments dans notre pays au VI<sup>e</sup> Colloque du Comité international de paléographie, qui a eu lieu en Suisse en 1979, où il établissait un recensement provisoire – qui augmente heureusement de jour en jour – de 6317 feuillets, correspondant à 2693 codices

J. Pinell et A. Olivar, ou Ricomá, Roura et Sardá, ou encore, plus récemment, Roger E. Reynolds, avec son article intéressant *Baptismal rite and paschal vigil in transition in medieval Spain: A new text in visigothic script*<sup>48</sup>. Ce dernier auteur a mis à jour plus récemment divers fragments wisigothiques nouveaux<sup>49</sup>. Et n'oublions pas non plus un article de Joan Ainaud sur les survivances du livre de la *Passionnaire hispanique* en Catalogne, basé intégralement sur l'étude de fragments<sup>50</sup>.

À ces travaux, viennent s'ajouter quelques projets en cours, comme le catalogage des fragments des Archives de la Chancellerie royale de Valladolid et des Archives diocésaines de Burgos par J. M. Ruiz Asencio, celui des Archives capitulaires de Valladolid par López-Calo, des Archives capitulaire de Saint Jacques de Compostelle par Rey Olleros, des Archives

médiévaux ; voir *Les col·leccions de fragments de manuscrits a Catalunya* cit. Dans une autre réunion du Comité international de paléographie, célébré cette fois à Londres en 1985, le professeur Mundó insistait sur l'importance des fragments et dans une conférence consacrée à la mémoire du professeur L. Mezey, qui s'était attaché autant et de manière aussi fructueuse aux fragments de Hongrie, il disserta sur la manière de reconnaître la provenance de certains fragments de manuscrits extraits de reliures. Voir Comment reconnaître la provenance de certains fragments de manuscrits détachés de reliures. *Codices manuscripti. Zeitschrift für Handschriftenkunde*, 11 (1985), p. 116-124, où une fine analyse élevait les trous occasionnés par la vermoulure à la catégorie de valeur codicologique, étant donné que la coïncidence des galeries creusées par ces insectes lui avait permis de mettre en relation certains fragments de la Bibliothèque de Catalogne avec des manuscrits de Ripoll auxquels ils avaient servi de feuillets de couverture. De même, ces galeries faites par la vermoulure lui permirent d'établir l'ordre dans lequel étaient disposés les divers fragments qui constituaient l'unique couverture conservée du manuscrit 120 de la Cathédrale de Barcelone, – fragments auxquels il prêta une attention particulière -. Grâce à ces galeries, il put attribuer à ce groupe un fragment d'écriture onciale du V<sup>e</sup> siècle conservé à la Bibliothèque apostolique vaticane et étudié par son bibliothécaire, le cardinal Giovanni Mercati. Voir *Alcuni frammenti biblici di antica versione latina. I. Tre frammenti d'Isaia*, dans *Nuove note di letteratura biblica e cristiana antica*. Città del Vaticano. 1941, p. 95-126.

<sup>48</sup> *Mediaeval Studies*, 55 (1993), p. 257-272, où il étudie un fragment wisigothique conservé à la Biblioteca nazionale Marciana de Venise, qui lui permet de conclure que « the presence in Spanish depositories of Visigothic-script codices of tenth century containing Roman-rite texts suggests that the change of rites or acceptance of Roman-rite books was taking place gradually in Spain itself before the second half of the eleventh century », p. 263.

<sup>49</sup> Visigothic-script remains of a Pandect Bible and the Collectio canonum hispana in Lucca. *Mediaeval Studies*, 58 (1996), p. 305-311; *Utrecht fragments in visigothic script*, ibidem, p. 313-320; *A visigothic-script folio of a carolingian collection of Canon Law*, ibidem, p. 321-325.

<sup>50</sup> Supervivencias del Pasionario hispánico en Cataluña. *Analecta Sacra Tarraconensia*, XXVIII (1956), p. 10-32.

diocésaines de Barcelone par J. Alturo, des archives aragonaises par la Chaire de musique antique de l'Institution Fernando el Católico pour la série *Monumenta Monodica Aragonensia*, avec déjà certaines publications, comme celle de L. Prensa Villegas, *Recuperación del repertorio gregoriano en Aragón a través de los fragmentos de códices litúrgicos utilizados como tapas de protocolos notariales*<sup>51</sup>, et celle de P. Calahorra, *De los pergaminos sueltos, fragmentos –Ay dolor– de valiosos códices medievales*<sup>52</sup>, ou encore celle de fragments de manuscrits avec notation musicale du Pays Basque, étudiés par C. Rodríguez Suso, *La monodia litúrgica en el País Vasco (fragmentos con notación musical de los siglos XII al XVIII)*<sup>53</sup>, ou de Galice. Il est par conséquent évident que ce domaine vit une époque prolifique, où les travaux de recherche concernent, avec intelligence, des régions homogènes.

Les restes de livres bibliques ont également éveillé un intérêt particulier, avec les apports modèles de M. S. Gros, qui permettent de comprendre parfaitement le pourquoi des caractéristiques codicographiques et des variables de production de bibles destinées à l'usage des églises du diocèse de Vic<sup>54</sup>, et les études aussi très intéressantes de C. del Camino<sup>55</sup>, M. J. Sanz et E. Rodríguez<sup>56</sup>,

<sup>51</sup> *Aragón en la Edad Media*, 16 (2000), p. 659-679.

<sup>52</sup> *Actas de las VIII Jornadas de Canto Gregoriano. Canto gregoriano en Aragón: de códices e iglesias medievales*. Zaragoza, 2004, p. 85-87.

<sup>53</sup> Bilbao, 1993.

<sup>54</sup> Fragments de bibles llatines del Museu episcopal de Vic. *Revista Catalana de Teologia*, 3 (1978), p. 153-171. Voir aussi de cet érudit à titre d'exemple, El fragment del « Liber psalmodum » hispànic Vic, *Mus. Epis.*, Ms. 259. *Revista catalana de Teologia*, 2 (1977), p. 437-452; Les misses dels folis preliminars de l'oracional hispànic de Verona. *Miscel.lània litúrgica catalana*, I (1978), p. 53-68; Els fragments de sacramentari de Vic, Museu episcopal, frag.I/8. *Miscel.lània Litúrgica Catalana*, VI (1995), p. 165-175, qui permettent à leur auteur de conclure: « L'importance de ces fragments de sacramentaire ne réside pas seulement dans le fait qu'ils aient conservé une collection de bénédictions des arrhes qui semble unique, mais aussi [...] dans le fait que certainement [...] ils ont conservé, même si ce n'est que de manière très fragmentaire, un échantillon très proche – seulement d'une cinquantaine d'années – des livres liturgiques introduits à la cathédrale de Vic par les ecclésiastiques narbonnais qui commencèrent la restauration de l'ancien évêché d'Osona aux alentours de l'an 880 ».

<sup>55</sup> Fragments bibliques en escritura carolina. *Boletín Millares Carlo*, 13 (1994), p. 85-94.

<sup>56</sup> *Un Nuevo fragmento de biblia visigótica a tres columnas*, dans *Actas del VIII Coloquio del Comité Internacional de Paleografía Latina*. Madrid, 1990, p. 211-220. Voir aussi de M. J. SANZ, *Fragmentos de manuscritos en el Archivo Histórico Diocesano de Oviedo*, dans *Memoria Ecclesiae*. vol. 7, Oviedo. 1995, p. 471-491.

M. A. Vilaplana<sup>57</sup>, I. Ruiz Albi<sup>58</sup>, A. Suárez<sup>59</sup> ou T. Burón<sup>60</sup>; ou encore les *Béatus*, avec des études très précises et précieuses, comme celles d'A. M. Mundó et M. Sánchez Mariana<sup>61</sup>, M. C. Díaz y Díaz<sup>62</sup>, J. Yarza<sup>63</sup>, J. A. Fernández Flórez<sup>64</sup>; et les études plus récentes d'A. Suárez<sup>65</sup> ou de T. Burón<sup>66</sup>.

Les fragments de codices avec des restes de miniatures ont toujours intéressé les historiens de l'art, bien évidemment. Il suffit d'évoquer ici les noms de Josep Gudiol, qui était déjà intéressé aux fragments dès 1915<sup>67</sup>. Il avait signalé leur importance pour des certaines recherches<sup>68</sup>, et ne les négligea bien sûr pas dans son catalogue de manuscrits du Musée épiscopal de Vic de 1934<sup>69</sup>, pas plus qu'il ne les oublia dans son étude sur la miniature, publication posthume en 1955<sup>70</sup>.

<sup>57</sup> *El Tumbo Negro de Zamora*, dans *Homenaje a D. Agustín Millares Carlo*. vol. I, Las Palmas. 1975, p. 69-88.

<sup>58</sup> Dos fragmentos de biblias visigóticas (San Zoilo de Carrión y catedral de Zamora) – *Estudios dedicados a José M. Fernández Catón*, León, 2004, p. 1291-1316.

<sup>59</sup> Deux membra disiecta de la Bible visigothique de San Isidoro de León. *Cahiers de Civilisation Médiévale*, 39 (1996), p. 339-353.

<sup>60</sup> *Antiguas biblias en León*, dans *Biblia, literatura e Iglesia*. Salamanca, 1995, p. 317-332.

<sup>61</sup> A. M. MUNDÓ-M. SÁNCHEZ MARIANA, *El Comentario de Beato al Apocalipsis: Catálogo de códices*. Madrid, 1976, et des mêmes auteurs *Catalogación: Los Beatos*. Madrid, 1985, p. 102-127.

<sup>62</sup> M. C. DÍAZ y DÍAZ, Un nuevo fragmento de Beato – *León y su historia*. vol. IV, León, 1977, p. 11-18.

<sup>63</sup> J. YARZA, *Beato de Liébana. Manuscritos iluminados*. Barcelona, 1998.

<sup>64</sup> Fragmentos de un « Beato » del monasterio de Sahagún. *Hispania sacra*, 35 (1983), p. 395-447.

<sup>65</sup> A. SUÁREZ GONZÁLEZ, Dos folios de un « Beato » en el A. H. P. de Zamora, *Anuario del Instituto de Estudios Zamoranos « Florián de Ocampo »*, 18 (2001), p. 287-307, et El Beato del Archivo Histórico Provincial de Zamora. *Hispania Sacra*, 55 (2003), p. 181-226.

<sup>66</sup> Fragmento de Beato – *León y su historia*, vol. VI, León, 2000, p. 125-139, qui s'occupe aussi, *ibidem*, de *Fragmentos de códices litúrgicos conservados en el Archivo Histórico Provincial de León*, p. 149-477, et de *Música de tropos*, p. 481-489.

<sup>67</sup> Els entremesos o oratoris pasquals. *Vida Cristiana*, I (1915), p. 237-240.

<sup>68</sup> *Arqueologia litúrgica de la província eclesiàstica tarragonina*, œuvre inédite de 1917 citée par J. AINAUD, *Supervivencias del Pasionario hispánico en Cataluña* cit., p. 11.

<sup>69</sup> *Catàleg dels llibres manuscrits anteriors al segle XVIII, del Museu Episcopal de Vic*. Barcelona, 1934.

<sup>70</sup> *Els primitius*. Tercera part: *Els llibres il·luminats*. Barcelona, 1955.

En 1935, Pere Batlle publiait un travail intéressant à propos de deux feuillets avec miniatures<sup>71</sup>. On y voyait déjà l'utilité des fragments, qui permettent d'obtenir une meilleure connaissance de l'illustration des livres. Cette utilité était déjà manifeste dans une étude antérieure de Josep M. March<sup>72</sup>, qui avait découvert « dans un tas de papiers inutiles » quatre feuillets avec miniatures appartenant au manuscrit 20 de la cathédrale de Tortosa. Ce n'est pas non plus inutilement que l'œuvre majeur de P. Bohigas<sup>73</sup> et celles de Domínguez Bordona<sup>74</sup> allaient prendre en considération les fragments.

Et ceux qui se sont intéressés à l'édition ou à la diffusion d'un auteur ou d'une œuvre en particulier sont aussi tenu compte des fragments, même s'il est vrai ici qu'en général, les spécialistes s'y consacrent de façon moins régulière et plus ponctuelle. Ils sont en effet soumis à l'intérêt du moment, intérêt qui précède par ailleurs les préoccupations de P. Pujol i Tubau<sup>75</sup>.

Au nombre des projets de grande envergure consacrés à l'étude des fragments, il faut aussi signaler le *Corpus de fragmentos de códices en*

<sup>71</sup> Miniatures i fragments litúrgics inèdits de l'Arxiu Capitular de Tarragona. *Analecta Sacra Tarraconensia*, 11 (1935), p. 273-278.

<sup>72</sup> Miniaturas españolas antiguas. *Razón y Fe*, XLV (1916), p. 351-354.

<sup>73</sup> *La ilustración y la decoración del libro manuscrito en Cataluña*. 3 vol., Barcelona, 1960-1967; sans oublier des compléments obligatoires comme ceux de F. AVRIL, J. P. ANIEL, M. MENTRÉ, A. SAULNIER, J. ZALUSKA, *Manuscrits enluminés de la Bibliothèque Nationale. Manuscrits de la Péninsule Ibérique*. Paris, 1982.

<sup>74</sup> Voir, par exemple, *La miniatura española*. Barcelona, 1929 ; *El arte de la miniatura española*. Madrid, 1932 ; *Manuscritos con pinturas*. Madrid, 1933 ; *La miniatura*. Barcelona, 1950.

<sup>75</sup> Ainsi, dès 1917, Agustí Duran i Sanpere identifia une version catalane du roman de chevalerie *Tristan de Leonis*, en quatre feuillets de papier copiés à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle et conservés aux Archives municipales de Cervera. Voir son article Un fragment del « Tristany de Leonis » en català. *Biblioteca Filològica*, IX (1917), p. 284-316. Souvenons-nous à ce sujet que ce roman traduit au catalan donnerait aussi naissance à un nouveau témoignage fragmentaire un demi-siècle plus tard. En 1967, le professeur Ramon Aramon i Serra, à l'occasion de l'exposition bibliographique sur l'évolution historique de la municipalité espagnole réalisée à Barcelone lors du IV<sup>e</sup> Congrès de municipalités, eut le loisir d'examiner un fragment contenu dans le manuscrit factice déjà mentionné et nommé *El Llibre de Privilegis* d'Andorre, qu'il identifia à un *Tristan*, également de la deuxième moitié du XIV<sup>e</sup> siècle. Voir son article El « Tristany » català d'Andorra – *Mélanges offerts à Rita Lejeune*, I, Gembloux, 1969, p. 32-337, contribution aujourd'hui publiée dans R. ARAMON i SERRA, *Estudis de llengua i literatura*. Barcelona, 1997, p. 413-429. En ce qui concerne la chronologie de la naissance de l'intérêt pour les fragments de manuscrits, voir aussi les notes 67 et 72.

*escritura visigòtica*, actuellement dirigé par C. del Camino et dont je parlerai plus en détail dans la suite de cet article.

Et parmi les efforts consacrés jusqu'à présent, que l'étude de ces simples fragments de codices semble-t-elle apporter à l'histoire de la culture ? Ces fragments contribuent évidemment en premier lieu à faire la lumière sur le panorama culturel de l'époque ou de la région d'où ils sont originaires, comme nous l'avons dit, et ils augmentent nos connaissances sur la diffusion d'une œuvre en particulier et éventuellement sur son influence. Ainsi, un fragment récemment identifié du *Llibre de les dones* de F. Eiximenis s'ajoute aux dix codices connus jusqu'alors et aux 50 traces documentaires recueillies, qui nous rappellent que les manuscrits conservés, entièrement ou fragmentairement, représentent à peine 20% de ceux qui ont été produits<sup>76</sup>.

En d'autres occasions, l'augmentation est simplement matérielle (et, par conséquent, textuelle, bien sûr) par rapport à la reconstruction de la corporéité physique d'un ancien codex, lorsqu'il s'agit de la découverte d'un *membrum disiectum*, c'est à dire d'un fragment de codex qui faisait partie d'un livre déjà conservé dans le reste de sa composition ou simplement dans un de ses autres feuillets ou cahiers. C'est par exemple le cas d'un Terence des Archives de la cathédrale de Pampelune, frère du codex en écriture wisigothique Vitr. 5-4 de la Bibliothèque nationale de Madrid<sup>77</sup>.

Mais les fragments, tout comme les manuscrits entiers, peuvent aussi éclairer d'un jour nouveau les relations culturelles entre les pays et leurs influences mutuelles grâce à la circulation des idées qu'ils véhiculaient, car des codices produits dans une région arrivaient dans une autre en suivant des chemins divers. Souvenons-nous par exemple d'un petit groupe de manuscrits en écriture bénéventine qui étaient arrivés en Catalogne en provenance du sud de l'Italie, très probablement à une époque ancienne pour la majorité d'entre eux<sup>78</sup>, ou d'un fragment français du *Livre dou Tresor*<sup>79</sup>,

<sup>76</sup> J. ALTURO, Noves dades sobre la difusió de Lo libre de les dones de Francesc Eiximenis. *Quaderns de la Selva*, 13 (2001), p. 255-264.

<sup>77</sup> C. DEL CAMINO, *Los fragmentos de códices visigóticos: balance y perspectivas*, dans *Monarquía y sociedad en el reino de León. De Alfonso III a Alfonso VII*. León 2007, p. 375-394.

<sup>78</sup> Voir J. ALTURO, Manuscrits i documents en escriptura beneventana conservats a Catalunya. *Studi Medievali*, 3<sup>a</sup> serie, XXVIII/I (1987), p. 349-380.

<sup>79</sup> Voir ci-dessous.

ou encore d'une collection de bibles parisiennes conservées à Vic, souvenir du passage de ses chanoines au XIII<sup>e</sup> siècle et aux siècles suivants par la capitale française où ils allaient perfectionner leurs études théologiques.

D'autres fois, les livres circulaient simplement d'une région à l'autre à l'intérieur d'un même pays ou territoire. Ainsi, un fragment d'homiliaire, s/n, de la Bibliothèque épiscopale de Vic, copié entre 1060 et 1080 dans le scriptorium de la cathédrale de Gérone, fut utilisé dans la cathédrale de Vic, ce qui reflète les relations entre les deux villes catalanes, particulièrement intenses entre le X<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècle<sup>80</sup>.

Dans les Archives de Torre do Tombo de Lisbonne, on conserve un feuillet d'une *Collectio canonum* en arabe, avec des notes en marge en écriture wisigothique, reste d'un livre de la petite bibliothèque de l'évêque Paterno, premier évêque du siège restauré de Coimbra et provenant de Tortosa. Il a été découvert par le P. Avelino da Jesus Costa, et je pense que non seulement sa provenance mais aussi son origine sont de Tortosa, origine que je propose à la fois pour le texte en arabe et pour les manchettes en écriture latine wisigothique, ce qui, dans le cas où ce serait vrai, nous fournirait un autre exemple, très rare, d'écriture wisigothique produite dans la Nouvelle Catalogne, en même temps que des documents palimpsestes de Tortosa découverts et étudiés cela fait des années par le professeur Mundó<sup>81</sup>.

Néanmoins, si les codices d'origine étrangère sont parvenus dans le pays qui les conserve à la suite d'un achat ou d'une acquisition récente, ils ne sont bien évidemment pas le reflet des relations culturelles entre les deux pays. Il est donc important de bien clarifier ce détail. Mais, même dans ce cas, il est possible d'extraire des informations intéressantes sur l'histoire culturelle du pays d'origine. Les exemples sont ici plus abondants. Les collections de codices formées par alluvion, comme celles de la

<sup>80</sup> M. S. GROS, *La Biblioteca Episcopal de Vic* cit., p. 55. Pour un petit itinéraire d'un codex, par ailleurs non conservé, voir par exemple les divers changements de propriété d'un lectionnaire dans J. ALTURO, *Los inventarios de libros en la Catalogne du IX<sup>e</sup> au XII<sup>e</sup> siècles* cit., p. 376.

<sup>81</sup> *Los diplomas visigodos originales en pergamino. Transcripción y comentario, con un registro de documentos de la época visigoda*. Barcelona, 1974.

Bibliothèque du monastère de Montserrat ou celles de la Bibliothèque nationale de Catalogne, regorgent d'échantillons de ce type<sup>82</sup>.

D'autre part, les caractéristiques codicographiques d'un fragment peuvent permettre la reconstruction archéologique idéale du codex entier et nous pouvons imaginer avec certitude comment était le livre dans son état original. C'est le cas du demifeuillet correspondant au fragment 10 des Archives diocésaines de Barcelone, qui reprend la fin de la dernière homélie des *Tractatus in Iohannem* de saint Augustin. Il s'agit par conséquent du dernier feuillet du codex qui, comme la foliotation est indiquée, nous informe du fait que le manuscrit entier comportait 264 feuillets. Le demifeuillet mesure actuellement 215x310 mm et grâce à des calculs textuels, on peut déduire qu'une page entière mesurait 420x310 mm.

Mais dans ce cas, il est encore possible de conclure que le codex a été produit dans le scriptorium de Sant Pere de Rodes au milieu du XII<sup>e</sup> siècle. Il devient donc le premier échantillon connu qui sorte avec certitude de cet atelier, dont on a seulement conservé ce fragment<sup>83</sup> et peut-être deux autres, également patristiques<sup>84</sup>. L'importance du monastère laisse toutefois supposer que ce dernier développait de remarquables activités de copie.

Sans les fragments, nous ne saurions rien ou très peu de certaines bibliothèques, comme celle de la Chartreuse de Montalegre. Cependant, une collection importante de fragments provenant de cette dernière, conservée aux Archives royales de Barcelone, aussi connue sous le nom d'Archives de la Couronne d'Aragon, permet de reconstruire une bibliothèque de 42 codices, provenant peut-être pour une bonne part de son scriptorium. Il s'agit surtout de livres liturgiques, de quelques traités patristiques (les lettres de Cyprien, le *De Trinitate* et *Super psalmos* d'Hilaire de Poitiers), d'un *Catholicon*, de quelques *Constitutions de la Catalogne*,

<sup>82</sup> Voir ce qui concerne l'un des codices les plus anciens conservés en Catalogne dans J. ALTURO, *Le manuscrit 1038 de la Bibliothèque de l'Abbaye de Montserrat: un glossaire du VIII<sup>e</sup> siècle*. *Euphrosyne*, XVIII (1990), p. 291-308.

<sup>83</sup> Voir J. ALTURO, *Un manuscrit du scriptorium de Sant Pere de Rodes (Catalogne): les « Tractatus in Iohannem » du saint Augustin*. *Revue des Études Augustiniennes*, 39 (1993), p. 155-160.

<sup>84</sup> Il s'agit d'un *De Trinitate* du XII<sup>e</sup> siècle et d'un commentaire de la Genèse du XIII<sup>e</sup> siècle. Voir A. M. MUNDÓ, *La cultura artística escrita*, dans *Catalunya Romànica*. I, Barcelona, 1994, p. 139.

d'un *Code* de Justinien (d'origine italienne et comportant des miniatures), d'un *Consueta*, d'un *Flos sanctorum* en catalan et d'un *Llibre dels àngels* d'Eiximenis, la majorité présentant une chronologie comprise entre le XIV<sup>e</sup> et le XVI<sup>e</sup> siècles. Le fragment le plus ancien est un *Commentarium in Apocalypsim* de Béatus de Liébana au XI – XII<sup>e</sup> siècle<sup>85</sup>.

Mais l'importance de ce que les fragments apportent à l'histoire culturelle ne se limite certainement pas aux textes latins. Leur étude participe également à l'enrichissement des autres langues et cultures. Le fragment 22 des Archives diocésaines de Barcelone en est un bon exemple. Il s'agit en fait d'une simple feuille, même si elle est bien conservée, et ce fragment reproduit un texte en français copié à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle. Il s'agit du *Livre dou Tresor* que nous avons déjà mentionné, dont on a conservé deux manuscrits en Espagne: le manuscrit de l'Escorial L.II.3 et celui de Séville, Bibliothèque colombine 5-1-6, bien que, comme chacun sait, d'autres bibliothèques européennes conservent beaucoup d'autres codices de cette œuvre si populaire au Moyen Âge.

Ce fragment s'ajoute ainsi aux témoignages de la diffusion de l'œuvre en français dans la Péninsule Ibérique, où elle fut très importante sans aucun doute, étant donné que le *Tresor* fut l'objet d'une traduction collaborative en espagnol réalisée par Alonso de Paredes et Pascual Gómez pour le roi Sanche

<sup>85</sup> Étudié par A. M. MUNDÓ, *Sobre los códices de Beato*, dans *Actas del Simposio para estudio del comentario al Apocalipsis de Beato de Liébana*. vol. I. Madrid 1978, p. 109-116, qui a aussi réalisé l'inventaire d'une grande partie des fragments récupérés dans les Archives de la Couronne d'Aragon. Sur les bibliothèques perdues, dont il ne reste que des fragments, ce que nous lisons sur le feuillet 254 du manuscrit 150 de la Bibliothèque de Catalogne, datant du XVIII<sup>e</sup> siècle et se référant à Sainte Marie du Mur, est aussi significatif: « Une superposition de billets, chacun représentant la profession de foi canonique faite par différents sujets en différentes époques et sous divers doyens selon la méthode habituelle de l'église de Mur, où ceux qui faisaient leur profession de foi écrivaient leur dévouement et obédience sur un petit billet de trois doigts de largeur, qu'ils remettaient au doyen, ou supérieur, du chapitre, au cours de la cérémonie de profession de foi. Un autre document y est joint, avec une brève description des cérémonies qui étaient pratiquées à Mur, lors de l'accueil d'un novice à la profession canonique, semble-t-il, à une époque où cette église été dirigés par le doyen Thomas, aussi connu sous le nom de Gisart. Il s'agit d'un des rares fragments attestant de sa régularité <qui> subsistent dans cette église, étant donné la perte et la destruction de ses anciens rituels, bréviaires, vies de saints, et statuts, grâce auxquels ses principales obligations et son caractère auraient pu être connus. Il est signé de la lettre S ».

IV de Castille<sup>86</sup>. Il s'agit bien sûr d'une nouvelle preuve de sa diffusion sur les terres catalanes<sup>87</sup>, où elle fut traduite par Guillem de Copons et par d'autres traducteurs anonymes<sup>88</sup>.

Pour rester dans le domaine des langues romanes, souvenons-nous aussi qu'à la Bibliothèque de Catalogne, on trouve un fragment, le ms. 2434, qui reprend une version galaïco-portugaise de la *Suite du Merlin*. On connaissait jusqu'à présent trois titres en galaïco-portugais du cycle de littérature arthurienne en prose: le *Livro de Tristan*, –un autre fragment du dernier tiers du XIV<sup>e</sup> siècle, actuellement aux Archives historiques nationales de Madrid, leg. 1762 (num. 8/7)-, le *Livro de José de Arimateia* et la *Demanda do Santo Graal*. Le fragment que nous avons mentionné ajoute ce quatrième titre de la traduction de la *Suite du Merlin*, la seule partie du *Roman du Graal* dont on n'ait pas conservé d'autre vestige, à ma connaissance, que celui de la Bibliothèque de Catalogne<sup>89</sup>.

La récente découverte d'un simple morceau de codex du *Jaufré* a permis de récupérer le plus ancien manuscrit, porteur de ce roman arthurien et de préciser la date controversée de sa composition entre 1176 et 1185, en la situant selon toute probabilité en Provence<sup>90</sup>.

Toujours à propos d'exemples romans, je ne crois pas qu'il soit nécessaire d'insister sur le fait connu que les trois textes les plus anciens en catalan littéraire qui soient conservés sont arrivés entre nos mains en état fragmentaire. Souvenons-nous de la version catalane du *Liber iudicum* de la fin du XII<sup>e</sup> siècle, découverte et étudiée par le professeur. A. M. Mundó<sup>91</sup>,

<sup>86</sup> J'ai communiqué son existence à la professeure F. VIELLIARD, qui l'a publié dans La tradition manuscrite du Livre dou tresor de Brunet Latin. Mise au point. *Romania*, 441-442 (1990), p. 141-152.

<sup>87</sup> Voir les références documentaires de la circulation en Catalogne du texte en français donné par C. J. WITTLIN dans son édition du *Llibre del Tresor*. Barcelona, 1980, p. 16-20.

<sup>88</sup> Ibidem, p. 53-65.

<sup>89</sup> A. J. SOBERANAS, *La version galaïco-portugaise de la « Suite de Merlin »* cit., p. 173-193.

<sup>90</sup> Voir J. ALTURO, Restes codicològiques del manuscrit més antic de Jaufré amb algunes consideracions sobre aquesta novel·la provençal. *Boletín de la Real Academia de Buenas Letras de Barcelona*, XLVI (1997-1998), p. 9-22.

<sup>91</sup> Fragment del « Libre jutge », versió catalana antiga del « Liber iudiciorum » – *Miscel·lània Ramon Aramon i Serra, Estudis Universitaris Catalans*, IV (1984), p. 155-193.

et des célèbres *Homilies d'Organyà* des premières années du XIII<sup>e</sup> siècle<sup>92</sup>, que nous a fait découvrir J. Miret i Sans<sup>93</sup>, œuvres auxquelles il faut ajouter un plus récent *Liber iudicum* en catalan identifié par P. C. Baraut, qui le date aux environs de 1150, bien que, selon le professeur Mundó et moi-même, il puisse être de l'an 1100.

Si aucun fragment n'avait été conservé, nous n'aurions comme autre témoignage de la version médiévale en catalan des *Moralia in Iob* de saint Grégoire que les mentions documentaires de cette même œuvre. Mais la découverte d'un feuillet de la deuxième moitié du XIV<sup>e</sup> siècle nous confirme la réalité matérielle de cette traduction<sup>94</sup>.

Les fragments nous fournissent aussi des exemples de nouvelles recensions d'œuvres déjà connues, comme nous pouvons le constater sur un feuillet inédit des Archives de la Couronne d'Aragon, le 236, qui reprend une nouvelle version catalane de Jaume Conesa des *Historiae Troianae* de Guido delle Colonne.

Pour en revenir aux fragments de textes latins, il faut souligner qu'on peut même en retrouver certains qui sont datés. Parmi la modeste collection de manuscrits conservés à l'Université autonome de Barcelone, si modeste que son directeur actuel a cru opportun de la léguer à la Bibliothèque de Catalogne, on trouve les restes d'un sacramentaire avec l'indication précise de l'année de sa copie: 1242. Ce codex constitue, à n'en pas douter, un échantillon de graphisme archaïque, ce qui est probablement dû à son caractère liturgique. À « oeil paléographique », on ne le daterait pas, au jugé, après la fin du XII<sup>e</sup> siècle ou du commencement du XIII<sup>e</sup>. Cependant il date très clairement d'un peu avant la moitié du XIII<sup>e</sup> siècle<sup>95</sup>, ce qui nous rappelle une fois de plus la précarité des fondements de certaines de nos datations,

<sup>92</sup> Sur sa datation précise au commencement du XIII<sup>e</sup> siècle, voir J. ALTURO, L'apporto delle carte alla storia della scrittura e del codice – *Atti del Seminario di Erice, X Colloquio del Comité international de paléographie latine (23-28 ottobre 1993)*, Spoleto, 1995, p. 289-300.

<sup>93</sup> El més antig text literari escrit en català. Precedit d'una col.lecció de documents dels segles XI<sup>e</sup>, XII<sup>e</sup> i XIII<sup>e</sup>. *Revista de Bibliografia Catalana*, IV (1904), p. 30-47 et 215-220.

<sup>94</sup> J. ALTURO, Fragment d'una traducció catalana medieval dels « *Moralia in Iob* », de sant Gregori el Gran. *Faventia*, 7/2 (1985), p. 35-51.

<sup>95</sup> Il faut cependant reconnaître que le manuscrit étant daté de l'année de la Passion, date qui n'est pas rare mais qui n'est pas non plus la plus habituelle, il y a la possibilité que le copiste se soit trompé et qu'il ait voulu indiquer avec cette chronologie l'année de

même si elles sont fondées sur des comparaisons méthodiques à des codices comportant une indication de date. Mon but n'est pas d'affirmer que je ne crois pas en la fiabilité générale des datations bien fondées<sup>96</sup>; je rappelle seulement la possibilité d'erreur dans des cas concrets, principalement due au phénomène difficilement constatable de l'archaïsme graphique<sup>97</sup>.

À ce sujet, les datations précises des manuscrits copiés en écritures de transition sont certainement plus fiables. Ces datations correspondent, de par leur nature, à des périodes plus courtes. Cela ne signifie pas pour autant que les cas d'archaïsme n'existent pas dans ces transitions, puis que leur évolution n'est pas uniforme sur l'ensemble du territoire où s'étend leur usage. Les centres culturels les plus avancés accepteront les innovations plus rapidement que les centres périphériques et isolés des nouveaux courants de diffusion d'un nouveau modèle<sup>98</sup>. Il semble ainsi possible de dater le témoignage le plus ancien connu d'un *Liber de dono perseuerantiae* de saint Augustin vers l'an 880 à Gérone<sup>99</sup>, ou un *Liber glossarum* vers l'an 900 produit à Barcelone<sup>100</sup>.

D'autres fragments sont datables sur des intervalles de temps plus courts, même si la date exacte de leur réalisation n'est pas mentionnée. Le fragment

l'Incarnation, raison pour laquelle il s'agirait en réalité de l'an 1209. Mais ce n'est évidemment qu'une hypothèse parce que la lecture du texte ne laisse planer aucun doute.

<sup>96</sup> La meilleure méthode est sans doute celle proposée par le professeur A. M. MUNDÓ, *Méthode comparative-statistique pour la datation des manuscrits non datés* cit., à laquelle il faudrait peut-être ajouter la prise en considération des abréviations.

<sup>97</sup> Il s'agit d'une difficulté de plus qui s'ajoute sans aucun doute aux déjà constatées par rapport au premier objectif que le Comité international de paléographie, fondé à Paris en 1953, s'était fixé : le *Catalogue des manuscrits en écriture latine portant des indications de date, de lieu et copiste*. Mais cette entreprise, qui a relativement avancé, est indispensable. Voir sur ce thème J. ALTURO, *Chartae Latinae scripturae librariae exaratae: A Complementary Project to the Catalogue of Dated and Datable Manuscripts*. *Gazette du livre médiévale*, 29 (1996), p. 60-61.

<sup>98</sup> Voir à ce sujet A. M. MUNDÓ-J. ALTURO, *Problemàtica de les escriptures dels períodes de transició i de les marginals*, *Cultura Neolatina. Rivista di Filologia Romanza fondata da Giulio Bertoni*, LVIII, fasc. 1-2 (1998), p. 121-148.

<sup>99</sup> J. ALTURO, Un manuscrito del *Liber de dono perseuerantiae* de san Agustín copiado en Gerona en torno al decenio 870-880. *Revue des Études Augustiniennes*, 43/1 (1997), p. 105-110.

<sup>100</sup> J. ALTURO, Fragment d'un építom del *Glossarium Ansileubi* de mitjan segle X. *Faventia*, 7/1 (1985), p. 75-86, et I glossari latini altomedievali della Catalogna con alcune notizie sui settimanali – *Les manuscrits des lexiques et glossaires de l'Antiquité tardive à la fin du Moyen Âge*. Louvain-La-Neuve, 1996, p. 101-120.

des Archives de la cathédrale de Barcelone ms. 185, 6 est un missel en écriture gothique textuelle qui comprend une prière avec cette rubrique: « *Ista oratio est ad inuocandum diuinum auxilium pro guerra que fit contra regem Castelle* ». Evidemment, on implore ici l'aide divine à cause de la guerre qui affronta Pierre I<sup>er</sup> le Cruel et Pierre III le Cérémonieux, raison pour laquelle il est évident que la copie du livre a eu lieu entre 1356 et 1369 comme dates limites. Mais étant donné que depuis 1365 jusqu'à la mort de Pierre le Cruel en 1369, l'intervention catalano-aragonaise dans le conflit belliqueux se limita à participer à la guerre civile castillane, nous pouvons raisonnablement limiter un peu plus cette période et la réduire à 1356-1365. Il faut du reste supposer que pendant cette étape de neuf ans, séparés par la fragile paix de Deza-Terrer signée en 1363, la prière aurait été incorporée au missel, ce qui fut, je n'en doute pas, réalisé par la cathédrale même de Barcelone, alors que la guerre perdurait depuis un certain temps, suffisamment pour favoriser l'inclusion de cette prière dans la célébration eucharistique, à cause de la fatigue et du découragement dus à un affrontement dont nous savons qu'il était tout particulièrement cruel<sup>101</sup>. Pour cette raison, nous pouvons probablement nous situer sans trop de risques entre 1363 et 1365, chronologie que la paléographie de l'écriture ne semble pas contredire.

Il est aussi possible d'établir une datation plus précise en se basant sur les aspects artistiques que présentent certains fragments de manuscrits. Le fragment II/19, f. 5v-6, de la Bibliothèque épiscopale de Vic est le reste d'un magnifique missel, qu'il est possible d'identifier comme le « *bo e formós* » que l'évêque Galceran Sacosta (1328-1345) légua à la cathédrale de Vic. Étant donné que ses initiales présentent un style italo-gothique, style introduit par Ferrer Bassa en Catalogne en 1325, ce détail nous donne le *terminus post quem* de sa composition<sup>102</sup>.

L'étude des fragments apporte aussi des informations historiques intéressantes qui ne seraient pas connues sans ces derniers. Parmi les

<sup>101</sup> Voir F. SOLDEVILA, *Història de Catalunya*, I, Barcelona 1962, p. 467-478, et, pour une plus grande précision dans les dates, M<sup>a</sup>. T. FERRER I MALLOL, Reintegracionisme i dificultats polítiques: el regnat de Pere el Cerimoniós – *Història de Catalunya*, Salvat, III, Barcelona, 1982, p. 73-86, en particulier p. 84.

<sup>102</sup> M. S. GROS, *La Biblioteca Episcopal de Vic* cit., p. 81.

fragments conservés aux Archives historiques nationales de Madrid, il y en a un qui provient du monastère de Celanova, d'Orense. Il a été récupéré et publié par le professeur Mundó<sup>103</sup>. Sans ce feuillet, qui contient l'index d'un codex de la *Collectio canonum hispana*, nous devrions certainement donner raison à M. Torres López, qui considérait que parler du XVIII<sup>e</sup> concile de Tolède était une pure vue de l'esprit. Cependant, la lecture de cet index, bien qu'il semble être l'unique témoignage explicite de la célébration de ce dernier concile, ne laisse pas le moindre doute en ce qui concerne son existence.

Des manuscrits entiers comportant des textes brefs passent parfois inaperçus, car ils sont mélangés et catalogués comme fragments. Si l'on se fiait aux catalogues publiés jusqu'à l'heure actuelle en Espagne, on en déduirait que des œuvres très diffusées au Moyen Âge, comme le *Pamphilus* et le *Facetus* n'auraient pas été copiées dans les scriptoria de Catalogne et très peu dans ceux de l'Espagne. Ce n'est sans aucun doute pas logique, puisqu'il s'agit d'œuvres scolaires d'usage obligatoire et qui sont parfois citées dans les inventaires catalans et castillans. Mes récentes recherches sur des fragments m'ont amené à identifier deux petits codices portant ces titres, qui se sont révélés être les exemplaires les plus anciens connus de leur transmission textuelle. Cela permet d'autre part d'avancer la date de leur composition<sup>104</sup>. En outre, dans le *Facetus* le nom du copiste apparaît. Il s'agit de Nadal Ponç. Il utilise par ailleurs un colophon cryptographique avec les syllabes des mots inversées et fait précéder son nom d'un seign notarial, ce qui témoigne une fois de plus du fait que les copistes de livres et les rogataires ou notaires de chartes étaient les mêmes.

Au sens strict, ces très petits manuscrits ne peuvent pas être considérés comme des fragments et sont connus sous le nom de « secteurs », lorsqu'ils sont reliés à d'autres codices aux caractéristiques semblables ou lorsqu'ils sont ajoutés comme appendice à un codex de plus grandes dimensions qui

<sup>103</sup> El fragmento de Celanova de la « Hispana » reaparecido. *Hispania Sacra*, 36 (1984), p. 591-600.

<sup>104</sup> Un Facetus en dístics copiat a Barcelona al segle XII-XIII. *Arxiu de Textos Catalans Antics*, 15 (1996), p. 393-399, et El manuscrit més antic del Pamphilus, copiat a Barcelona ?. *Faventia*, 19/1 (1997), p. 65-74. J'inclus ces études dans le recueil *Studia in codicum fragmenta* cit.

leur fournit ainsi une garantie de conservation. Il ne faut certes pas négliger leur étude<sup>105</sup>.

Et si l'on doit tenir compte de ces prétendus fragments, qui sont en réalité des codices entiers de petit format, il ne faut pas non plus oublier de considérer les restes les plus petits, comme les simples empreintes d'une écriture ayant adhéré aux plats, normalement en bois, de certains livres pour lesquels un feuillet servait parfois feuillet de garde. Ces simples lettres sont aussi bien sûr des fragments de manuscrits, voir, par exemple, le ms. Caradignensis 75 de la Bibliothèque de l'Académie Royale d'Histoire<sup>106</sup>.

En revanche, les écrits qui apparaissent dans les marges de manuscrits ou sur certains de leurs feuillets laissés initialement en réserve, particulièrement les derniers feuillets, ne sont pas non plus des fragments de manuscrits, mais simplement des fragments textuels. C'est le cas de la poésie *O veris dulcis in tempore*, qui apparaît dans le ms. Z.II.2 de San Lorenzo de El Escorial, ou de la poésie « Fill, eras pus en escolas anatz » du troubadour Cerverí de Girona, copiée pendant le premier quart du XIV<sup>e</sup> siècle sur le dernier feuillet du ms. 141 (VII) de la Bibliothèque épiscopale de Vic, f. 122<sup>107</sup>.

On peut avoir de très agréables surprises dans les fonds privés. Il y a quelques années, dans la bibliothèque d'un particulier de las Palmas de Gran Canaria, j'ai pu identifier un fragment de codex d'une *Tebaida* d'Estace, copiée à la fin du XII<sup>e</sup> siècle, qui reprend les vers 24-64 sur le recto et 65-105 sur le verso du livre XII. Plus récemment, j'ai aussi eu l'occasion d'identifier dans une autre collection particulière un *Llibre de contemplació en Déu* de Ramon Llull sur un feuillet de vélin, qui reproduit les chapitres CCXXXVII, 28-30-CCXXXVIII, 1-6, du livre IV, avec une magnifique reproduction centrale de « L'arbre de la fe e de raó en la figura de la Sancta

<sup>105</sup>Le professeur Díaz y Díaz, qui les considère dans son *Códices y fragmentos de códices* cit., pense qu'il s'agit d'une nouvelle sorte de fragments, p. 40, et cite comme exemple la *Règle monastique* de saint Isidore de Séville, qui tient dans un quaternion, p. 39, n. 14, ou le texte *De cursu subterraneo* qui accompagne en deux bifeuillets l'exemplaire des *Étymologies* de saint Isidore provenant de San Millán de la Cogolla et aujourd'hui à l'Académie Royale de l'Histoire de Madrid, p. 40.

<sup>106</sup>M. C. DÍAZ y DÍAZ, *Libros y librerías en la Rioja altomedieval*. Logroño, 1979, p. 129-139.

<sup>107</sup>M. S. GROS, *La Biblioteca Episcopal de Vic* cit., p. 89.

Creu de Jesucrist nostre Senyor Déu »; le ms. date du premier quart du XIV<sup>e</sup> siècle, ce qui est très proche de l'année de composition de l'œuvre<sup>108</sup>.

J'ai par ailleurs eu la satisfaction de pouvoir trouver récemment de nouveaux fragments du célèbre *Itinerarium Egeriae*, d'un intérêt liturgique, linguistique, littéraire, historique et enfin culturel considérable. Il n'est pas nécessaire de rappeler ici que cette œuvre fut découverte en 1884 dans un codex de la bibliothèque de la Fraternità di Santa Maria dei Laici de la ville toscane d'Arezzo par Gian Francesco Gamurrini et que jusqu'à ma découverte, on ne connaissait que ce manuscrit, en écriture beneventine du XI<sup>e</sup> siècle, quelque peu lacunaire, car il lui manque la partie initiale, la partie finale et le bifeuillet extérieur du deuxième de ses trois uniques cahiers<sup>109</sup>. L'analyse de mes deux nouveaux fragments m'a permis de situer la copie en Septimanie en la fin du IX<sup>e</sup> siècle et le début du X<sup>e</sup>. D'autre part, le texte que nous offre cette nouvelle découverte, qui devient ainsi le témoignage direct le plus ancien, nous offre quelques variantes de lecture préférables, mais aussi quelques lignes inédites, car ces fragments correspondent à la partie perdue du bifeuillet mentionné ci-dessus. Il m'a en outre permis de postuler une origine narbonaise plutôt que galicienne pour Egeria<sup>110</sup>.

En résumé, je crois donc que la valeur culturelle des fragments de codices est évidente dans l'histoire de l'écriture, parce qu'ils nous fournissent des exemples de types très anciens, comme l'écriture onciale, ou peu étendus, comme l'écriture wisigothique, bénéventine ou la caroline primitive archaïque, et ils nous permettent parfois des datations très précises ou même exactes.

Dans l'histoire du livre, ils attestent de l'activité de scriptoria qui ne nous ont pas laissé d'autres témoignages, ou encore l'existence et la composition de bibliothèques détruites.

<sup>108</sup>*Europa en art. Del Romànic al Renaixement*. Barcelona, 2007, p. 110.

<sup>109</sup>Les fragments textuels identifiés par D. de Bruyne en 1909 dans le ms. 10018 de la Bibliothèque nationale de Madrid, provenant de Tolède mais originaire de Cordoue, où il serait copié pendant le dernier quart du IX<sup>e</sup> siècle, sont en réalité la copie de manchettes; il ne s'agit donc pas d'un nouveau fragment de codex, mais de fragments textuels. Voir Nouveaux fragments de l'*Itinerarium Eucheriae*. *Revue Bénédictine*, 26 (1909), p. 481-484.

<sup>110</sup>Je profite de l'occasion pour corriger une erreur. Dans la transcription du fol. 1v, où il est dit « U<t> <f>acta oracio<ne> » on doit dire « U<bi> <f>acta oracio<ne> ».



Les fragments nous apportent aussi des miniatures de grande valeur artistique et très utiles pour améliorer la connaissance de l'illustration des livres en particulier et de l'histoire de l'art en général, en même temps que pour une datation plus exacte également.

Dans le domaine de la philologie, ils nous fournissent des textes inédits, – parfois très anciens pour une culture donnée, – ou de nouveaux témoignages d'œuvres déjà connues, qui, grâce aux variantes textuelles peuvent contribuer à améliorer l'édition critique d'une œuvre déterminée ou à présenter une nouvelle recension de cette dernière. En tout état de cause, ils permettent une meilleure connaissance de la diffusion et du succès que l'œuvre a rencontré, ainsi que des avatars dont sa transmission a souffert.

D'autre part, les fragments d'œuvres anonymes peuvent aussi servir à préciser leur date et même leur lieu de composition.

Dans des disciplines plus spécialisées des sciences, comme la liturgie, l'attention portée aux fragments s'est révélée être de grande utilité et, bien que ce ne soit pas l'endroit où traiter ce thème, je dois aussi préciser qu'on peut trouver dans les reliures des fragments de diplômes<sup>111</sup>, d'incunables<sup>112</sup> et d'autres imprimés qui ne sont parfois pas de moindre intérêt que les codices.

En définitive, l'étude des fragments de manuscrits contribue donc à avoir une meilleure connaissance, plus solide, que ce soit des pays qui les conservaient ou de ceux d'où ils provenaient. Leur conservation et leur catalogage doivent figurer parmi les activités prioritaires des archivistes et des conservateurs de bibliothèques. Il faut également étendre, autant que possible, les recherches aux collections particulières, souvent plus riches

<sup>111</sup> Le plat du manuscrit 120 de la Cathédrale de Barcelone contenait même des documents en papyrus d'époque mérovingienne. D'autre part, on peut aussi admettre dans cette catégorie un *Full escadusser d'un cartulari de Ripoll* que J. PERARNAU a donné à connaître dans « *Arxiu de Textos Catalans Antics* », VII-VIII (1988-1989), p. 267-271, et, bien sûr, M. HERRERO JIMÉNEZ, *Un fragmento de obituario del Hospital de San Juan de Duero – Escritos dedicados a José María Fernández Catón* cit., p. 689-716.

<sup>112</sup> Voir par exemple, F. X. ALTÉS, *Fragments del Diurnale Vicense de 1489 i la nova lleterria M26 de Joan Gherlinc. Studia Vicensia*, 1 (1989), p. 175-181, ou J. M. LLOBET, *Aparició d'un fragment de l'incunable Memorial del pecador remut de Felip de Malla (Girona, 1483). Palestra Universitària*, 8 (1996), p. 131-139.

en fragments qu'en codices entiers. Nous avons déjà mentionné quelques trouvailles intéressantes en ce sens.

Je souhaiterais maintenant exprimer, quelques considérations finales. En premier lieu, l'intérêt pour l'étude des fragments de manuscrits justifie-t-il l'utilisation du terme « fragmentologie », comme s'il s'agissait d'une nouvelle discipline ? Bien que d'aucuns semblent réclamer cette nouvelle branche dans l'arbre de la science, déjà suffisamment touffu<sup>113</sup>, mon opinion ne peut différer de celle manifestée par trois des plus grands « fragmentologues » : le P. Avelino de Jesus da Costa, le professeur L. Mezey et mon maître A. M. Mundó. Lors du colloque du Comité international de paléographie de 1979, organisé en Suisse, tous les trois abordant le sujet des fragments de manuscrits avec leur excellence habituelle, refusèrent unanimement ce terme qui leur fut suggéré. En effet, si nous établissons d'une certaine manière une différenciation, ne serait-ce qu'au niveau des mots, entre l'analyse d'un codex dans son intégralité et l'analyse d'un autre codex fragmentaire, nous séparerions méthodologiquement ce qui constitue en soi une unité, ce qui serait absurde. Le codex est un tout; le fragment est simplement une partie de ce tout.

Même si je refuse la dénomination « fragmentologie » pour son incongruité, je ne peux non plus montrer mon accord quant à la convenance de donner une description externe des fragments, plus exhaustive que celle des manuscrits entiers, comme cela a également été suggéré<sup>114</sup>. Tous les manuscrits, quel que soit leur état de conservation, doivent faire l'objet de la même exhaustivité en ce qui concerne les détails significatifs (mais pas ceux qui relèvent de la banalité, bien entendu).

<sup>113</sup> J. M. RUIZ ASENCIO, *La colección de fragmentos latinos de la Chancillería de Valladolid – Actas del II Congreso Hispánico de Latin Medieval*. vol. I, León, 1998, p. 176, où il affirme que la fragmentologie est « une partie de la Codicologie ayant sa propre entité »; opinion que nous paraît corroborer A. SUÁREZ GONZÁLEZ, *Fragmentos de libros, bibliotecas de fragmentos (en torno al Beato del A. H. P. de Zamora)*. Zamora, 2003, p. 15, qui assure que « ce que d'aucuns commencent à appeler fragmentologie a acquis ses lettres de noblesse ».

<sup>114</sup> Cette opinion est manifestée par A. SUÁREZ, *op. cit.*, p. 15, qui réalise par ailleurs un travail magnifique dans la récupération de fragments de manuscrits pour l'histoire de la culture.

Parmi les divers projets d'études de fragments de codices en Espagne, le *Corpus de fragmentos de códices en escritura visigótica* se distingue pour son ambition. Son annonce nous amène à soulever, même très rapidement et au passage, la convenance ou non d'une étude de ces caractéristiques. Ce projet fut tout d'abord entrepris par quelques collègues et amies très appréciées qui accroissent la renommée de la déjà prestigieuse Université de Séville, et il est maintenant en cours d'élaboration par une autre amie et collègue non moins appréciée et admirée. Ce recueil fut initié sous l'égide d'un des plus grands codicologues d'Espagne, le professeur M. C. Díaz y Díaz, récemment décédé, au cours de journées qui avaient pour objet de tenter d'achever une œuvre du grand maître de la paléographie espagnole, D. Agustín Millares Carlo. Je fais naturellement référence à son *Corpus de códices visigóticos*, qui a finalement vu le jour sous une autre forme que celle qui avait été proposée dans un premier temps<sup>115</sup>. Au cours de ces journées, les diverses équipes formées étaient chargées de recueillir et de décrire en essence la totalité des manuscrits actuellement existants en écriture wisigothique, en les répartissant par régions. Les fragments de codices étaient également pris en considération, mais, au lieu de les présenter avec leurs frères d'origine ou de provenance conservés intégralement ou presque, on créa un recueil indépendant.

Cette manière de procéder trouve-t-elle une justification méthodologique, l'objectif du projet étant, selon toute logique, de caractère seulement codicographique et paléographique<sup>116</sup>? J'entrerais en contradiction avec mes principes méthodologiques, exposés au commencement, si je répondais par l'affirmative. Ma volonté est-elle, avec cette objection, de dire qu'il faut abandonner ce projet ? Ce n'est pas le cas non plus. Maintenant qu'il est commencé, il vaut mieux le terminer, d'autant plus que sa réalisation est

<sup>115</sup> A. MILLARES CARLO, *Corpus de códices visigóticos*. I. *Estudio*, II. *Álbum*. Edición preparada por M. C. DÍAZ y DÍAZ-A. M. MUNDÓ-J. M. RUIZ ASENCIO-B. CASADO et E. LECUONA. Las Palmas de Gran Canaria, 1999.

<sup>116</sup> Et si c'est le cas, les doutes se dissipent sur le fait de savoir s'il faut inclure dans le répertoire de manuscrits et de fragments de codices en écriture wisigothique des fragments comme le Madrid, Bibliothèque de la Royale Académie de l'Histoire, cod. 118, frag. D, qui présente la même problématique que celui de Lisbonne. L'inclusion de ces témoignages, vers laquelle je tends, est nécessaire, au moins du point de vue paléographique, et peut-être pas autant du point de vue codicographique.

dans les meilleures mains possibles. Mais évidemment, lorsque l'on aura pu établir le corpus complet de tous les témoignages codicographiques en écriture wisigothique, il faudra les étudier paléographiquement, codicographiquement et codicologiquement selon leur origine et pris dans leur ensemble, indépendamment de s'ils sont conservés en entier ou en fragments.

Je considère que le recueil systématique de fragments de manuscrits porteurs de textes d'une même thématique est plus raisonnable méthodologiquement parlant, car leur regroupement par contenu leur confère une unité excluante, comme cela peut être le cas des fragments de livres liturgiques mentionnés, sans que j'estime toutefois que ces fragments doivent être étudiés indépendamment des codices intégraux.

En ce qui concerne la publication de nouveaux fragments, j'estime que l'identification textuelle est fondamentale. On doit seulement les éditer sans identification si cela a été impossible après avoir eu recours à tous les instruments bibliographiques<sup>117</sup> et informatiques possibles et, le cas échéant, après avoir consulté d'autres spécialistes, étant donné que la variété thématique des fragments est extrêmement large. D'autre part, lorsque le texte reproduit comporte une édition critique accessible, il ne semble pas nécessaire de transcrire le contenu intégral du fragment. Il suffit de mentionner les leçons discordantes. Dans certains cas, la simple indication de l'existence du nouveau fragment, sans plus, peut suffire. Il est déjà arrivé plus d'une fois que un fragment patristique non identifié soit présenté avec la seule transcription des passages évangéliques commentés, mais sans l'édition du commentaire; c'est une absurdité!

Il faudrait commencer à envisager la création d'une base de données permettant une consultation en ligne via Internet. Cela permettrait notamment d'améliorer leur diffusion parmi la communauté scientifique, de simplifier l'identification textuelle et de faciliter l'identification de *membra disiecta*. En définitive, cela rendrait la collaboration internationale entre spécialistes plus facile. Le site web BITECA (Bibliographie de Textes Catalans Anciens) dirigé par V. Beltran et G. Avenoza, ainsi que d'autres sites similaires

<sup>117</sup> Voir le chapitre que lui consacre A. PETRUCCI, *La descrizione del manoscritto. Storia, problemi, modelli*. Roma, 1984, p. 61-68.

comme BETA (Bibliographie Espagnole de Textes Anciens) et BITAGAP (Bibliographie de Textes Anciens Galiciens et Portugais) sont très utiles en la matière.

Quoi qu'il en soit, les bénéfices de la récupération et de l'étude des fragments de manuscrits sont si nombreux pour l'histoire du livre et de la culture qu'ils ne peuvent pas ne pas figurer parmi les préférences de la recherche moderne, au moins des paléographes, codicologues et philologues, pour lesquels il est impératif de s'approprier la devise de dom Albar Dold: *colligere fragmenta, ne pereant*.